

Pierre Léon. *Le papillon à bicyclette.* Croquis, bestiaire, fables. Toronto, Gref, 2003, 120 pages.



vec Pierre Léon, l'écriture ludique n'est point un mythe. Que faire lorsqu'on est atteint par la limite d'âge et que s'impose la retraite? Tout dépend de la profession exercée auparavant. Cela va de soi. Mais lorsqu'on a été un linguistique émérite, qu'on a enseigné dans des prestigieuses universités, publié de nombreux ouvrages savants, qu'on est doté d'un humour décapant, et enfin qu'on a la faculté de déceler la poésie dans les moindres recoins, la profession d'orfèvre devient irrésistible. Un orfèvre de mots, s'entend.

Dans son ouvrage, *Le papillon à bicyclette*, Pierre Léon, sculpte les mots, fondant ceux-ci dans le moule dans l'immense connaissance qu'il a de langue. Ainsi, sous son doigté ces mots prennent des formes, des sens, des couleurs, des sons les plus inattendus. Pour le plus grand bonheur du lecteur qui découvre ou renoue avec l'écriture ludique dans toute sa plénitude. Ce qui ne signifie nullement que la gaieté est le leitmotiv majeur de l'ouvrage. D'ailleurs, il n'y en a pas. Les thèmes dans l'ouvrage oscillent entre le grave et le badin. La première partie, intitulée *croquis*, représente des scènes urbaines de la vie torontoise. Ce qui n'est pas sans rappeler un certain Émile Verhaeren décrivant les mutations sociales dans *les Villes tentaculaires*. De même, Pierre Léon dresse un tableau souvent sombre de la vie urbaine. Ce tableau peut être aussi bien celui de n'importe quelle grande ville occidentale. Grâce à la mondialisation qui veut tout uniformiser, les fléaux sociaux finissent par tous se ressembler partout où les conditions pour cela sont réunies. Le « sans domicile fixe », contraint de faire la manche au coin de rue est décrit de façon apte dans « Carrefour des soleils perdus », « Carrefour de la bonté divine » et « Carrefour de l'indifférence ». Dans ce dernier, l'auteur écrit ceci :

Elle est la au carrefour
Au carrefour des vents
Au carrefour des neiges
 Infirmes
 Obèses
Affalée dans sa chaise roulante [...]

Elle secoue sa boîte
Où roulent trois sous
Quand on lui en donne un

Elle prend Dieu à témoin
De Sa Grande Bonté

Comment ne pas avoir le cœur serré par ces vers où l'ironie ne dilue en rien le réalisme poignant qui s'en dégage? Heureusement que Pierre Léon n'est pas un sadique. Il sait appliquer des couleurs vives à son tableau quand il le faut. Il arrive à nous faire sourire avec « les petites philipinettes/ si pratiques nannies nettes » (10) malgré la tristesse de ce qu'il relate. C'est que chez lui, la vie... torontoise n'est pas un long fleuve tranquille. Telle une visite guidée menée à pas de charge, nous assistons aux tourments d'un « chauffeur de bus » qui bien qu'il sache que la « rue rouge répétée agresse/ angoisse et tue » (24) est réduit à répéter ces gestes mécaniques qui finiront par l'emporter. A « la rue G », c'est la petite grue qui tisse « la toile ou les mâles iront/ perdre leur portefeuille/ et gagner le sida » (22). Il y a la pauvre touriste japonaise, perdue et désemparée pour qui l'auteur, dans sa grande magnificence formule la prière suivante « Saint-claile, priez pour elle » (30) Cette vaste fresque citadine de la Ville-Reine se termine par un poème intitulé Toronto. De calligraphie enjouée et originale, il exprime ce qu'on pourrait appeler l'essence de cette ville :

Rêve européen, asiatique ou africain,
L'univers entier y vient quérir
Fortune,
Ou simplement
De quoi manger enfin. (38)

C'est dans la deuxième partie, intitulée *bestiaire* qu'on s'amuse le plus. On passe de la ville à la campagne. On observe les animaux dans leur intimité. On voit le cheval se moquer du zèbre parce qu'à force de courir, il n'a pas eu le temps « d'enlever son pyjama! » (44). On apprend aussi que les chats ont la préférence des amoureux « car il n'y a pas de chats policiers! » (44). On s'aperçoit que « l'amante religieuse » qu'est la mante religieuse manque de religion. On est instruit de ce qu'il faut se méfier du mille-pattes

Ne lui faites pas un pied de nez,
Il vous en rendrait mille!
Et ne lui faites pas perdre la tête,
Il n'en a qu'une! (58)

Le jeu de l'écriture chez Pierre Léon offre des résultats assez proches de ce que produisent les adeptes de l'écriture sous contrainte. C'est le cas de « pies fonctionnelles » dans lequel, l'auteur offre une variation sémantique et phonétique du mot « pie », le tout sur fond d'humour. C'est que chez lui, l'humour, la linguistique et la poésie forment une sacrée trinité :

Littéraire : picaresque
Cousine : pigeon [...]
Italienne : pizza
Iranienne : pistache
Utilitaire : pie sautière (64)

Plus loin, dans « pies impies et pies pies », c'est aux différents papes ayant porté le nom « Pie », des « pies pies » de faire les frais de son humour. Il les passe tous en revue. Et s'exclame après Pie VI, « Pie VII (Oh!) », et on en devine la raison. A la fin :

Y a pas de Pie XIII
Ca porterait malheur!

La troisième partie, qui est définie comme un recueil de fables, est précédée d'une citation du légendaire fabuliste La Fontaine « mon imitation n'est pas esclavage ». D'ailleurs l'imitation n'est qu'en apparence. Certes, le titre des fables ont conservé le même caractère évocateur, mais la moralité qui les concluent a perdu de sa sagesse ou plutôt en a acquis une toute nouvelle. Les époques changent. Les vérités aussi. Dans « la fourmi vertueuse et la cigale heureuse », l'enseignement à retenir est le suivant :

Si l'on sait vraiment bien chanter
Pourquoi devrait-on s'embêter
A mettre du blé de côté?! (89)

De quoi faire se retourner La fontaine dans sa tombe. La faune où habitent les animaux de Pierre Léon est dénuée de manichéisme. C'est un monde où le lion et le rat règlent pacifiquement leurs différends et finissent « bras dessus dessous comme deux amoureux » (87). De même, personne n'est dévoré dans « le loup, l'agneau et le coup de fusil aux fesses » car il y a toujours plus fort que soi. D'ailleurs, il y mieux. Dans « les animaux malades de leur auteur »,

La colombe et la fourmi,
Désormais grandes amies,
Fument la marijuana
Avec des loups et des putois. (100)

Au total, *le papillon à bicyclette* est un vrai divertissement. C'est un ouvrage où les mots sont en fête, en carnaval, grâce à la plume magique d'un auteur qui a su leur donner forme et vie. Il y a des passages qu'on lit et relit avec le même plaisir.

Jacques Touré
Université York